CENTRE RÉGIONAL DE PUBLICATION DE MEUDON-BELLEVUE

Actes du colloque organisé par l'antenne de l'U.R.L. no. 5
à l'université de Provence I
5-7 mai 1983

Numéro 7 de la collection « Les publications de l'U.R.L. no. 5 :
Lexicologie et Terminologies Littéraires Contemporaines »
Institut National de la Langue française — C.N.R.S.

DES ANNÉES TRENTE :
groupes et ruptures

textes réunis par Anne Roche et Christian Tarting
Antenne d'Aix-en-Provence — U.R.L. no. 5 de l'I.N.A.L.F.

Textes de :

C. Achour — H. Béhar — J. M. Besnier — A. Blum — D. Bonnaud-Lamotte — M. Carassou — V. Couillard — D. Desanti — J. R. Henry — F. Henry-Lorcerie — G. Leroy — F. Marmande — C. Maubon — G. Paleyret — C. Pasi — N. Racine-Furlaud — A. Raybaud — S. Rezzoug — J. Relinger — J. L. Rispail — S. Schlenstedt — J. L. Steinmetz — F. Walter — M. Winock.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
15, Quai Anatole-France - 75007 Paris

A l'origine de ce volume le colloque tenu à Aix-en-Provence, les 5-7 mai 1983 et organisé grâce aux subventions de l'Université de Provence I, de la D.C.R.I. (Ministère des relations extérieures) et de l'Institut national de la langue française (I.N.A.L.F.) du C.N.R.S.

Que Mme Fréchu, Secrétaire générale de la 5ème circonscription du C.N.R.S., responsable du Centre régional de publications de Meudon-Bellevue et Mme Bulot trouvent ici nos remerciements pour la réalisation de cet ouvrage.

Illustration de la couverture

Peinture originale conçue pour cet ouvrage par Gérard Traquandi. Marseille, novembre 1984.

© I.B.S.N. 2 222 03592 9

SOMMAIRE

J.L. Steinmetz rappelle que *Salo*, le film de Pasolini, met en scène un exercice sacrificiel que l'on attribue au fascisme et désigne là un point d'irrécupérable qui permet de penser le lien social qui s'accorde au sang versé.

J.M. Besnier revient sur le fait que l'irrécupérable chez Bataille, la «folie-Bataille», se joue dans une dialectique continuité/discontinuité : dans l'expérience occulte d'*Acéphale*, la volonté de réaliser la continuité entre les individus par une mystique qui s'apparente à la mystique du sang est présente. Il faut cependant faire la part du symbolique : quand il s'est agi d'envisager un sacrifice humain, si la victime était désignée (Bataille lui-même), on n'a pas trouvé de bourreau.

C. Tarting insiste sur le danger inhérent à la confusion des données sacrificielles chez Bataille et de l'extermination nazie. Dans *Théorie de la religion*, Bataille s'attarde longuement à la valorisation de la victime, dont le sacrifice est en quelque sorte une exaltation. Il en va différemment pour le nazisme : il est dans ce cas tout à fait impropre de parler de sacrifice. Tout d'abord parce que le meurtre nazi est celui d'une communauté (religieuse, ethnique...) ; le sacrifice est, lui, fondamentalement la réponse par la mort *d'un seul* à la nécessité fusionnelle de tous. Ensuite, et corrélativement, parce que le génocide procède d'une conscience de l'Autre : d'un refus radical de l'altérité ; dans le sacrifice, c'est le Même qui est immolé : pour que la société puisse être, par le «crime commis en commun» (Freud), il faut qu'elle se tue symboliquement dans la mort d'une part constitutrice d'elle-même. Le sacrifice est une dynamique réflexive, le nazisme un repliement sur le fantasme de la Vérité (qui se résume définitivement en la croyance à la Race).

L'EXPÉRIENCE «POLITIQUE» DE COLETTE PEIGNOT

Catherine Maubon

Peu de personnes, au témoignage de ceux qui l'ont connue, ont plus que Colette Peignot vécu avec intensité et acuité cette période dont Simone Weil disait, en 1934, qu'elle était de celles «où l'on doit sous peine de sombrer dans le désarroi ou l'inconscience, tout remettre en question».[1]

En 1934, Colette Peignot a depuis longtemps déjà abandonné le milieu familial, ouvrant, avec le voyage en Corse, la série de départs qui, de dépouillement en dépouillement, la conduisit toujours plus loin vers une vérité, la sienne, qu'elle ne désespéra jamais d'atteindre :

> «Depuis longtemps, je savais que je *devais partir* mais comment ? mais où ? un matin je m'éveillai songeant à la Corse : une île... ça ne tient à rien... c'est là que je dois aller. Le cœur battant à se rompre je pris mon billet. L'employé interrogea : un retour ? Non, sans retour.»[2]

A ce besoin d'arrachement elle avait donné la forme extrême du suicide avant de partir en Allemagne puis en Union soviétique d'où elle rentra, à la fin des années vingt, privée de toute illusion sur le régime issu de la Révolution d'Octobre. En ce milieu des années trente, elle est en train de mettre un terme à sa participation aux activités dissidentes du Cercle communiste démocratique dont elle ne perçoit plus «ni l'efficacité pratique ni la portée théorique». Parallèlement, elle interrompt sa collaboration au **Travailleur communiste syndical et coopératif** tout en renouvelant sa solidarité entière à l'équipe de **La Critique sociale** qui va cesser cependant de paraître prochainement.[3] La dernière étape, la plus difficile, reste à parcourir. Colette Peignot ira en Espagne d'où elle rentrera anarchiste parce que «les autres me dégoûtent trop».[4] Nous la retrouverions à **Contre-Attaque**, au cœur même de l'expérience d'Acéphale, s'il ne fallait déjà la chercher ailleurs. Dans l'interrogation ultime – qu'est-ce que le sacré ? – que la maladie la contraint à poser à l'existence alors même qu'elle se trouve au seuil de la mort, incapable désormais de satisfaire ce que Bataille et Leiris appelèrent son «besoin de donner une signification à sa vie».[5]

En liant le sacré à «ce moment infiniment rare où la «part éternelle» que chaque être porte en soi entre dans la vie, se trouve emportée dans le mouvement universel, intégré dans ce mouvement, réalisée» (p. 111), Colette Peignot plaçait son existence sous le signe rétrospectif d'une communication tonalisée à l'extrême et dont l'actualisation, le plus souvent frustrée, fut le moteur de ce que j'ai appelé, au sens large d'une interrogation sur l'ensemble des rapports humains, son expérience «politique». Cette expérience – ainsi que les *Écrits* nous permettent de l'analyser – déborde amplement le champ d'une pratique dont il ne s'agit pas de méconnaître mais au contraire de réactiver le potentiel révolutionnaire en en faisant le prolongement d'une recherche de la vérité et de l'authenticité qui se manifesta toujours sous la forme violente d'une mise en question – radicale dans son inépuisable renouvellement – des données fondamentales de l'existence :

> «Suivre *ta* voie, la tienne, celle d'aucun «autre» être humain. /Connais-tu *une* destinée semblable à la tienne ? NON/. Moi seule ai vu et vois comme on peut voir : absolument et de si loin.» (p. 154)

L'expérience politique de Colette Peignot est délimitée par le champ d'un regard qui, dès l'enfance, chercha dans la perception de la réalité externe une possibilité de définition interdite dans l'espace restreint de la propre origine. Alimenté par un «*démon de la curiosité*» (p. 74) que l'âge adulte ne cessa de renforcer, ce regard focalisa dans tout ce qui se trouvait hors de l'enclos familial l'objet privilégié de son interrogation, l'occasion – positive ou négative – d'une confrontation qui stimule l'identification.

Du «jeune découpeur qui travaillait le cuivre à la scie circulaire» (p. 81) aux paysans russes ou à la foule espagnole, un même regard, une même attente : seule une capacité de lecture plus spécifique et mieux articulée différencie, en ce sens, la petite fille «assise sur le rebord d'une fenêtre /... et qui/ regardai /t/ trop» (p. 81) de la jeune femme en continuels déplacements physiques et psychologiques. L'autobiographie d'enfance dont le premier souvenir ponctuellement décrit est situé au lendemain du «premier jour que je regardais en voyant» (p. 74) est aussi l'histoire de ce regard. Car pour la petite fille vivre c'est avant tout apprendre à regarder – à voir – à ménager entre le moi et la réalité l'écart toujours plus long à l'intérieur duquel prendra forme la relation de subjectivité dont le récit autobiographique fera plus tard l'objet du procès d'identification.

Dans le monde divisé[6] où Colette Peignot se situe immédiatement et pour toujours, de l'autre côté, le regard est d'abord la force passive qui unit les faibles et les opprimés, la masse mouvante de ceux qui, exclus du domaine de la parole, ne peuvent communiquer qu'au niveau élémentaire mais vital d'une fraternité muette :

> «Pas un qui ne cache un secret, une *histoire*, qui ne soit une réponse, un appel, une explication. Regards si clairs et très purs avec leurs fonds troubles de taches et de filets : algues et détritus humains. Regards exorbités, glauques et chassieux, regards aphones et d'autres illuminés, regards qui savent haïr et mépriser, regards aimants et confiants, regards qui relèvent *un* but, *une* volonté, regards que le désir voile de sang. J'entrevis tous ces regards à travers celui qui, insistant et perdu dans une pâleur d'affamé, semblait demander compte de toute impuissance, à toute défaite humaine autre que la sienne.» (pp. 72-73)

Mais très vite et parce qu'il est aussi promesse d'une connaissance dont elle n'ignore certes pas le caractère transgressif, l'enfant en fait l'instrument actif d'une exploration systématique de l'existence – ou du moins de ce qu'elle est en mesure d'en apercevoir d'abord, d'en voir ensuite. La solidarité ouvrière et l'égoïsme bourgeois sont l'objet de descriptions d'autant plus tonalisées que leur irréductible opposition implique la postulation d'un monde d'où la «vraie vie» ne serait plus absente[7] tout autant que le rejet du milieu d'origine : la force attractive de l'altérité ouvrière, source fantasmatique d'identification, est proportionnelle à la force répulsive de l'identité bourgeoise, menace d'anéantissement. L'emphatisation permet à l'enfant de se libérer de l'image dévorante de la mère dans un désir homicide explicitement formulé dans un premier état du texte : «Que n'étais-tu, ma mère, l'une de ces ouvrières fières /.../ ? Que n'étais-tu l'une de ces blanchisseuses /.../ ? Que n'étais-tu même l'une de ces maquerelles cyniques /.../ ?»[8] Au cours de cette substitution des figures féminines où la mère et les femmes en noir deviennent *les autres*, l'enfant établit pour la première fois la distance qui ne cessera de l'éloigner du milieu d'origine expulsé globalement au terme du récit. Dégageant un espace d'altérité, cette distance la conduit «au point le plus loin» d'où elle embrasse d'un seul regard le désert – ce lest pesant – qu'elle abandonne derrière elle et les terres arides de la conscience solitaire qu'elle projette devant elle :

> «Je vivrai désormais selon *ma* conscience oui – mais je chercherai... je lirai... en tout cas pas besoin d'être plus savante pour s'apercevoir qu'il y a trop d'hypocrisie de tous les côtés. Décidément je les déteste *tous*. Je me sens affreusement et magnifiquement seule.». (p. 95)

C'est à l'adulte qu'il appartiendra de réaliser le projet adolescent, de lui donner sa dimension politique en le soumettant à la critique radicale d'une écriture qui exaspérera son exigence de vérité et d'authenticité.[9] Et en ce sens, il est difficile, si ce n'est arbitraire, d'isoler de l'ensemble des *Écrits* les textes à caractère plus spécifiquement politiques. Nous verrons que même les articles publiés sur **Le Travailleur communiste**

syndical et coopératif et les comptes rendus de **La Critique sociale** ne renoncent pas, dans le respect de leur contrat de lecture, à la critique radicale tant sur le plan de l'énoncé que de l'énonciation, qui caractérise, quels que soient leur objet et leur destinataire, tous les *Écrits* de Colette Peignot.

Ce qui fait la force de l'expérience «politique» de Colette Peignot c'est qu'elle n'est pas dictée par une certitude idéologique qui lui fit au contraire toujours défaut, mais par une exigence, proprement existentielle, – qu'elle définit elle-même comme sa «propension à être toujours AILLEURS» (p. 205). Ailleurs non pas par rapport à son projet qu'elle ne modifiera jamais de plier la vie à son rêve, de se «donner toute entière et tout droit»[10] mais par rapport à tout ce qui – êtres et positions – pouvait en quelque sorte entraver ce qui était un défi autant à elle-même qu'à son entourage :

«C'est en soi-même que l'on porte l'oppositionnaire le plus dangereux. Celui qui force à dépasser ce qui a été, ce qui est. Celui qui nie le «lendemain», le «futur». Celui qui ne peut coexister avec le sentiment de sécurité, avec «l'assurance contre la vie», avec «la paix chez soi.» (p. 191)

La fonction critique de l'écriture est immédiatement perceptible dans le projet autobiographique : la prise de parole coïncide avec la nécessité de représenter, pour l'expulser, l'image honnie au propre passé : «/.../ oublier tout ce qui fut, oublier l'enfance sordide et timorée /.../. L'adolescence hâve et tourmentée /.../». (p. 177) Les mots parcourent à rebours la distance qui sépare le sujet d'elle-même. Ainsi et en nous limitant à la perception de la réalité ouvrière, c'est à la narratrice qu'il appartient de réajuster le regard de l'enfant, d'en détonaliser la vision en mettant l'accent sur l'écart entre le présent de la narration et le passé de son objet. Et l'on pourrait à cet effet comparer l'évocation des blanchisseuses que la petite fille «*croyai/t/*» heureuses de tremper leurs mains dans la Seine» (p. 78) avec celle des ouvrières que dans «l'usine étouffante, trépidante, poussiéreuse, nauséabonde» l'adulte verra «enchaînées comme au bagne». (p. 220) Le récit s'achève au moment où d'objet la petite fille devient sujet d'écriture et pour cela même capable potentiellement sinon de dominer du moins d'assumer sa propre histoire soumise désormais au contrôle des mots.

Car pour Colette Peignot, avant d'être – ou pour être – politique le partage du monde est linguistique. Le paradigme qui articule la polarisation de la réalité repose sur la première discrimination, celle qui oppose de façon irréductible ceux qui savent parler – les oppresseurs, à ceux qui ne savent pas le faire – les opprimés :

«Pauvres êtres falots et leur douleur qui se rend pour s'être trop cabrée, et leur douleur vaincue, impuissante, écrasée, idiote. Ecoutez-les : a b c d je ne sais plus parler, 1 2 3 4 je ne sais plus compter.» (p. 72)

La solidarité instinctive qui liait l'enfant aux rares représentants de la classe ouvrière qu'elle pouvait occasionnellement rencontrer passait déjà à travers une indentification à qui, comme elle, était exclu du domaine d'une parole dont elle soupçonna vite l'appropriation abusive. Dans les plis du langage oppressif – celui du «devoirs des parents envers leurs enfants», des «supérieurs envers les inférieurs», «du pécheur envers son créateur» (p. 78) – l'enfant perçoit l'existence d'une autre façon de dire le monde dont le poids de réalité la fascinera toujours. Forte du pouvoir transgressif du l'«autre langage»,[11] celui des «ouvrières fières qui s'en vont au travail après avoir torché les gosses et leur disent, pressées avec une tendresse rude qui ne mâche pas ses mots : «mouche ton nez, lave ton cul, propre à rien» (p. 78) et consciente, en outre, de la fatalité perverse qui lie mutisme et oppression, c'est en prononçant des mots que l'enfant se soulage du «poids de mille kilos» qui entravait son émancipation. Le vomissement verbal, unique possibilité de se libérer de la nausée que provoque le poids de l'existence, restera la modalité de la difficile relation que Colette Peignot entretiendra toujours avec les mots.

«J'ai retrouvé souvent et/ l'incohérence la plus/ complète et l'avachissement puis la reprise de soi (blanc) fuite/ L'essentiel : en être/ absolument consciente/ Ne rien renier/ pouvoir tout exprimer/ S'expliquer sur tout/ Nécessité – une fois de plus/ prouvée –/ de se décider à/ écrire/ pour expérience ce/ qui ne peut être dit «n'importe/ comment.» (inédit)

Le corpus que l'on a appelé, d'un terme qui évoque bien peu sa précarité et sa contingence, *Écrits*, se présente, dans ce qu'il en reste du moins, comme l'accumulation – désordonnée à en donner le vertige – de fragments qui ne débordent jamais l'espace restreint de leur inscription, l'ici et maintenant de la question à laquelle ils s'efforcent de répondre. Plus que toute tentative de description extra-textuelle, la fragilité de leur aspect physique – malheureusement perdue dans la publication – témoigne non seulement de cette compulsion à «s'expliquer sur *tout*» et de la manière la plus précise possible qui définit et unifie l'ensemble des *Écrits* comme la vie de Colette Peignot, mais aussi de la difficulté et de la réticence avec lesquelles sont maniés des mots auxquels il s'agit de faire rendre gorge dans la tentative désespérée de leur faire dire ce qui le plus souvent n'arrive pas à être dit, ce qui toujours est dit à son corps défendant. Car ce qui fait le paradoxe de cette écriture, dont on comprend qu'elle ait toujours refusé de pénétrer l'espace littéraire, c'est qu'elle naît du heurt violent de deux contradictions, apparemment aussi impératives l'une que l'autre : «l'excessive pudeur morale qui m'empêche de desserrer les dents sur ce qui me touche de plus près» (p. 205) d'un côté, l'horreur «des malaises que créé l'inexprimé» de l'autre. (p. 231) Dès lors, écriture privée vs écriture publique, écriture introspective vs écriture politique se révèlent des oppositions bien fragiles – et probablement artificielles – face à la violence expressive qui obéit, dans un cas comme dans l'autre – et dans le prolongement du cri de révolte qui l'engendra – au projet primordial de vérité et d'authenticité. Seule compte l'opération qui permet, dans son refus de la

représentation mimétique, la manipulation subversive du langage, improductif dans sa radicale soustraction au circuit de l'échange.

Alors que les *Écrits* dont se multipliaient les éditions[12] devenaient un cas littéraire et Colette Peignot – Laure – une «jeune femme maintenant célèbre»,[13] Jérôme Peignot, artisan d'un succès inattendu, retrouvait derrière les initiales C.P. et le pseudonyme Araxe, les traces d'une activité politique publique. Publiés entre 1931 et 1934, les comptes rendus de **La Critique sociale** et les chroniques de l'U.R.S.S. du **Travailleur communiste syndical et coopératif**[14] situent cette activité à l'intérieur du Cercle communiste démocratique. Il s'agit d'un corpus restreint mais qui permet de spécifier la fonction de l'écriture au sein de l'expérience politique qui déborde, en amont comme en aval, cette période charnière entre la foi révolutionnaire et sa perte définitive.

C'est probablement dès son retour d'U.R.S.S. que Colette Peignot participa aux activités du Cercle communiste démocratique dont l'attitude critique faisait écho à sa propre expérience et lui offrait l'occasion de se prolonger dans une opposition organique à la politique suivie par le Parti communiste. Convaincue que «l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes et non de révolutionnaires professionnels, parlementaires ou syndicaux», ayant pu en outre vérifier de ses propres yeux que «la Révolution russe et le bolchevisme ont dégénéré avec l'État soviétique qui, au lieu d'exercer la dictature du prolétariat, n'est plus que l'émancipation et l'instrument du parti bolchevique, devenu caste bureaucratique spoliatrice»,[15] elle semble avoir adhéré sans restriction aux déclarations et statuts qui faisaient du Cercle communiste démocratique la seule voix stridente dans le chœur compact des louanges soviétiques. Activité dissidente de dénonciation, la collaboration anonyme à **La Critique sociale** et au **Travailleur communiste** se définit comme une opération urgente de dévoilement :

> «Quant à nous, assurés d'être dans le droit chemin d'une solidarité effective avec le prolétariat, nous ne cesserons de chercher et de dévoiler la vérité sur ses conditions d'existence.»[16]

Le caractère public de cette violente prise de parole qui concerne exclusivement la réalité soviétique ne se distingue en rien, dans ses motivations profondes, de l'écriture privée dont elle intensifie l'exigence de vérité. Lorsqu'elle dénonce la situation du prolétariat soviétique dans cette *Chronique de l'U.R.S.S.* qui doit aider les ouvriers français à regarder la vérité en face «car c'est le seul moyen de comprendre ce qui s'est passé, de prévoir en quelque sorte ce qui peut survenir et d'élaborer sa propre opinion»,[17] Colette Peignot retrouve la solidarité qui l'unissait, enfant, à tous ceux qui étaient, comme elle, les victimes d'une oppression soutenue déjà par une abusive manipulation verbale.

Entre les mots et les choses qu'une identique parole dogmatique s'efforce arbitrairement de faire coller les uns aux autres elle exaspère le décalage dont elle a fait, dès l'origine, le lieu de son écriture et le parcours obligé de toute forme de libération.

> «Les mots menteurs, les mots décors exercent leur prestige et conduisent des militants sincères à la plus cynique escroquerie qui se soit jamais vue dans le mouvement ouvrier.»[18]

Nous retrouvons ici le partage entre ceux qui savent et mentent cyniquement et ceux qui ne savent pas et croient sincèrement. Les chefs – que rejoindront plus tard les intellectuels[19] – prennent à côté des parents, des bourgeois, des prêtres et des patrons la place des oppresseurs et ils sont expulsés dans un même vomissement verbal : «Quant à la critique /.../ elle ne sera jamais trop dure, trop impitoyable : il faut détruire le mirage pour marcher au réel.»[20] Affaire de maîtrise verbale, cette destruction passe à travers un juste – et dans ce cas révolutionnaire – emploi des mots qu'il s'agit de libérer des «antinomies et des expressions illusoires» qui enferment la classe ouvrière dans une «phraséologie criminelle» : «Je peux penser aussi que tout le vocabulaire socialiste est à refaire.» (p. 232)

Mais Colette Peignot abandonne la parole comme elle renonce à toute activité organique dès que la mise en question qui les avait motivées se cristallise et la condamne à son tour à «perdre le contact avec la réalité des militants et des travailleurs vivants». (p. 231) Elle quitte le Cercle communiste démocratique au moment où Simone Weil marque elle aussi ses distances dans des termes qui, bien qu'ils partent de positions opposées, dénoncent la même absence de cohérence et d'efficacité.[21] Jusqu'à sa mort elle s'en tiendra à l'expectative. C'est dans la solitude d'une exigence extrême de communication dont un bref séjour en Catalogne semble avoir été la dernière occasion, qu'elle portera à terme un engagement qui refusa jusqu'au bout le dogmatisme de la certitude – fût-elle d'avant-garde révolutionnaire.

Alors qu'il ne reste aucune trace directe de la période passée en Union soviétique à la fin des années vingt, le séjour en Espagne lors des agitations qui suivirent la victoire du Front populaire est l'objet de nombreux témoignages qui permettent, dans leur tonalité toujours positive, de préciser les motivations et les modalités d'une expérience politique dont le présent de l'écriture ne cesse de dénoncer les lacunes et les frustations mais qui semble avoir connu à cette occasion sa plus forte intensité.

> «Quelles que soient les lourdes fautes d'un Largo C/aballero/, on ne peut rayer de ses papiers, de son esprit le socialisme en Espagne. Pourquoi ? à cause de la poussée d'en bas qui agit comme une force de la nature et cette force agit dans le sens de la révolte des opprimés.» (p. 230)

C'est dans la brèche ouverte par les soulèvements populaires que se situe toute expérience politique digne d'être vécue. Dans la possibilité de l'élargir comme de la parcourir à rebours pour dégager toutes les scories qui entravent le déchaînement des «forces vigoureuses» qui y étaient jusque-là suffoquées. L'opposition entre oppresseurs et opprimés, mensonge et vérité, met alors à jour l'opposition plus radicale entre les forces répressives de la mort et les forces libératrices de la vie. C'est à ce moment – dont Colette Peignot a fait la raison d'être de son existence et de son engagement[22] – que libération sociale et libération individuelle coïncideraient s'il ne s'agissait d'un postulat – le sacré – que le vécu ne fut jamais à même de vérifier mais dont l'Espagne fut un instant l'espoir. La force paradigmatique du souvenir espagnol est liée à l'expression primordiale – «Il y avait autant de rires vengeurs /.../ que de cris de haine farouche» (p. 130) – d'une vitalité dont l'excès met en jeu ses propres références idéologiques : «L'Espagne... C'est comme le vent qui vous souffle au visage : on ne choisit pas.» (p. 130)

Dans son déchaînement violent et incontrôlé, la foule révoltée qui occupe les terres ou incendie les églises offre le modèle d'une révolution dont il ne restera en fait qu'une image apocalyptique et infernale dans sa condamnation historique à n'être que l'image d'une prophétie :

> «Oui vos larmes prêtent à rire./ Si vous ne savez d'ores et déjà/ «faire passer votre charrue et votre soc sur les os des morts» c'est que bientôt/ notre *enfer* couvrirait l'univers : /feu du ciel/ éclats de terre/ lave bouillante/ gemmes précieuses/ vous frapperont en plein cœur/ dans un chaos sonore, absurde et brillant.» (p. 134)

Révolution totale, révolution sacrée dans sa capacité à reproduire, au niveau de l'univers, le bouleversement, volcanique lui-aussi, du sujet à l'instant où il fait l'expérience du sacré. C'est dans l'impossibilité de cette révolution, la seule qui eût un sens, que l'engagement politique perd à son tour le sien. Et sa faillite – la plus grave défaillance du vécu – s'inscrit en creux dans la définition du sacré qui ne la cite jamais en exemple bien que «la menace de mort» et le «partage avec d'autres», ses signes distinctifs,[23] soient aussi ceux des soulèvements espagnols. Il est difficile en effet de ne pas relire dans la perspective du Sacré, un épisode comme *Incendie d'église* caractérisé, dans son intense communication, d'un côté par les «excès» de la foule, prête à tout risquer, et de l'autre par cet «état de transe» dont Colette Peignot dira qu'il a toujours accompagné les démarches les plus décisives de sa vie :

> «J'étais hors de moi-même et cependant lucide, étrangement calme, capable de faire la chaîne pour empêcher les pompiers d'avancer ou d'attiser le feu qui brûlait un tas de soutanes, de voir des scènes assez terrifiantes mais de rester bien droite sur mes jambes.» (p. 130)

Mais de tout cela que reste-t-il en 1938, alors que la guerre hurle à mort, que désormais «le monde entier est mûr pour la schlague» ?[24]

Cependant, alors même que son corps est lui aussi le champ d'un conflit sans merci, Colette Peignot réactive, en le radicalisant, l'immense espoir du projet adolescent – «Exister *contre* et non *avec*». (p. 224) Dans ce dernier combat – le plus violent – elle retrouve la force affreuse et magnifique de la solitude, «l'agressivité heureuse des quatorze ans».[25] Nietzsche qui a «peut être plus fait pour la libération de l'homme que Lénine» devient le modèle éthique et poétique du questionnement dont elle avait fait d'emblée la condition de l'authenticité et de l'intégrité de l'existence, la seule forme vitale d'expression : «une expression poétique /.../. Aucun jeu à l'intérieur et je crois même : aucun système logique – beaucoup de paradoxe qui se détruisent et s'entretuent». (p. 234)

Or ce que Colette Peignot cherche en Nietzsche ce n'est pas le contenu mais la forme d'une expression, celle qui fait des *Écrits* le point le plus haut de ce que j'ai appelé son expérience «politique», «l'affirmation éclatante d'un être qui serait seul debout sur le monde.»

Notes

1 – S. Weil, 1980. – *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression*, Paris, Éd. Gallimard, Coll. Idées, p. 9.

2 – Sont suivies de la mention «inédit» toutes les citations d'extraits qui comme celle-ci n'ont pas été publiées et se trouvent dans le dossier «Laure» que Jérôme Peignot, neveu de Colette, a déposé à la Bibliothèque nationale (département des manuscrits) après l'avoir hérité de Louis-René des Forêts qui l'avait à son tour reçu de Georges Bataille par l'intermédiaire de Michel Leiris.

3 – C'est dans ces termes que Colette Peignot semble avoir justifié sa démission. La réticence de Boris Souvarine à fournir officiellement de plus amples informations empêche toute citation explicite.

4 – Les citations de Colette Peignot extraites des *Écrits* seront désormais suivies du numéro de la page de l'édition Laure, *Écrits*, Paris, U.G.E., coll. 10 x 18, 1978, p. 237.

5 – Cf. la brève notice biographique qui précède les notes que Bataille et Leiris rédigèrent pour l'édition hors commerce du *Sacré*, la première plaquette publiée après la mort de Colette Peignot. C'est pour éviter tout ennui avec la famille Peignot qu'ils optèrent pour l'emploi d'un pseudonyme qui n'a désormais plus aucune raison d'être.

6 – «Il y a *deux* mondes (l'un n'entre pas dans l'autre sinon par images faussées) et rares sont ceux qui, dans l'un, ont vraiment conscience de la réalité journalière de l'autre.» (p. 220)

7 – Une postulation à laquelle renoncera vite l'âge adulte : «Je crois que la vraie vie est absente au sens où j'entendrais la vraie vie si je croyais en conscience qu'elle peut exister quelque part au monde...» (p. 131)

8 – La tendance homicide de l'écriture («Maman si tu savais comme je t'aime mais pour moi tu es la mort et moi je vis» (inédit)) est effacée dans le dernier état du texte qui se contente d'évoquer les figures féminines introduites par la formule «Il y avait..., Il y avait... ; Il y avait...» (p. 78)

9 – «But : détruire l'esprit chrétien et ses équivalences, comme instinct de mort, identification avec la mort, sacrifice, poussière, édulcoration.» (p. 151) Et de même : «Je trouve que la valeur de la vie dans la société actuelle ne peut être que dans l'esprit de révolte et de résistance et dans l'expression active de cette résistance et de cette révolte.» (p. 232)

10 – G. Bataille. – *Vie de Laure*, in *Écrits*, p. 339. La violence de ce défi – une question de vie ou de mort – échappa à son entourage comme elle échappe à tous ceux qui, pour mieux liquider un cas politique et littéraire encombrant n'hésitent pas à reprendre – en en accentuant l'aspect négatif – l'opinion laconique de Georges Bataille : «Elle voulut devenir une révolutionnaire militante, elle n'eut toutefois qu'une agitation fébrile», *ibid.*, p. 339.

11 – Et de même, en ce qui concerne l'oppression religieuse, l'usage profanatoire du sacrilège : «Bientôt par un *ave maria* libérateur le sacrilège pénétra dans ma vie /.../» (p. 88)

12 – La première édition Pauvert (1971) fut suivie d'une seconde édition (1978) ainsi que d'une édition à tirage limité où les noms d'emprunt des éditions courantes sont remplacés par les noms réels. C'est en 1978 que les *Écrits* passèrent en format de poche sans pour autant retrouver leur véritable nom d'auteur.

13 Cf. le prière d'insérer de l'édition 10 x 18.

14 – C'est d'abord dans la revue *C'ÉE* (no. 6, sept. 1978) que Peignot publia les deux comptes rendus signés C.P. Ignorant encore l'existence du pseudonyme Araxe il ne publia pas ceux qui furent signés Araxe. Les chroniques de l'U.R.S.S. furent publiées, toujours par Jérôme Peignot dans *Le fou parle*, Paris, (no. 10, juin-juil. 1979). On trouvera en appendice les textes jusqu'ici non republiés.

15 – Cercle communiste démocratique, *Déclarations et statuts*, Paris, Librairie du Travail, 1931.

16 – Inaugurée par Marcel Ducret, la chronique de l'U.R.S.S., dont on retrouve ici le fondement, était le plus souvent anonyme. Colette Peignot y collaborait en tant que spécialiste et traductrice du russe : «Voici un récit vécu, honnête et clairvoyant, qui en dit long sur le sort des malheureux prolétaires des «kolkhozes». Personne ne pourra en contester la véracité car notre collaboratrice Cl. Araxe l'a traduit du russe, pour les lecteurs du *Travailleur* après l'avoir découpé de la *Pravda* du 29 août.» (*Le Travailleur communiste syndical et coopératif*, no. 73, 7 octobre 1933). *Le Travailleur communiste...* était l'organe de la Fédération communiste indépendante de l'Est et sortait toutes les semaines.

17 – *Le Travailleur communiste syndical et coopératif*, no. 89, 20 janvier 1934.

18 – *Ibid.*, no. 47, 8 avril 1933.

19 – «Ce qui réconforte et soulage et guérit, c'est le coude à coude et l'espoir profond qui naît de ces contacts. Ce qui pourrait déprimer : c'est le fossé creusé entre la capacité révolutionnaire de la foule prête à tout risquer et capable d'organiser elle-même ses «excès» et l'incapacité et la veulerie des chefs et des intellectuels qui traitent tout cela de tristes «excès» du lumpen prolétariat». (*Ibid.*)

20 – *Le Travailleur communiste syndical et coopératif*, no. 47, 8 avril 1933.

21 – Cf. S. Petrement, 1973. – *La vie de Simone Weil*, Paris, Éd. Fayard, tome 2, p. 484.

22 – «On ne peut juger de la valeur de rien sans que ce soit par rapport à la classe ouvrière ou aux efforts d'émancipation de cette classe /.../. A l'intérieur de nous-mêmes, en effet, se retrouvent les mêmes embûches, les mêmes obstacles que ceux que cette classe affronte matériellement.» (p. 223)

23 – Je ne développe pas ici la question du Sacré, objet spécifique d'une étude précédemment publiée sur le deuxième numéro des *Cahiers Bataille* (Association Billom-Bataille, Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, 1983) sous le titre «L'instant sacré de Colette Peignot, Leiris et Bataille».

24 – En 1936, Colette Peignot écrivait : «Il faut bien constater et très haut que le pessimisme n'a pas sa place en Espagne et que le monde entier est mûr pour la schlague.» (p. 232)

25 – «Rien qui ne relève d'un cri de joie (compréhension), de fierté. /Supprimer les jérémiades et tout ce qui ne relève pas de l'agressivité heureuse des quatorze ans. /Rien qui ne soit un cri de joie ou de fierté. Brûler tout ce qui ne relève pas de *cela*.» (p. 154) Et de même : «je trouve que la valeur de la vie dans la société actuelle ne peut être que dans l'esprit de révolte et de résistance et dans l'expression active de cette résistance et de cette révolte.» (p. 232)

Annexe

Un amour de Laure

Alors que se succédaient les éditions des *Écrits* de Laure qui revendiquaient, les unes après les autres, le statut d'édition définitive, la collection «*Textes*» de Flammarion publia, il y a quelques années, *L'amour de Laure* (1978). Un volume qui remettait en question, de façon tout à fait inattendue, non seulement les critères de la mise à jour (et en forme) de fragments inédits mais s'agissant d'écrits entièrement posthumes, le principe même de l'œuvre complète. Quand chacun sait que nombreux sont les textes de Colette Peignot encore non publiés, quand ceux là mêmes qui ont assuré la publication des *Écrits* ont renoncé à transcrire – pour des raisons que la nature de ces fragments pouvait à elle seule justifier (mais alors il suffisait de le dire) – l'ensemble de ceux dont ils avaient la charge, la parution de *L'amour de Laure* aura eu le mérite de jeter une ombre sur des éditions qui, sans craindre d'être démenties peu de temps après, se voulaient toutes intégrales. Du même coup, elle libéra les écrits des limites matérielles d'un livre dont le passage en collection de poche sanctionnait le terme d'une aventure éditoriale inaugurée, près de quarante ans plus tôt, sous le signe de la clandestinité. Des éditions hors commerce, à quelques dizaines d'exemplaires réservés aux amis de Colette Peignot, au grand tirage de l'édition de poche, le parcours avait été suffisamment long et accidenté pour être considéré comme accompli. *L'amour de Laure* a démontré qu'il n'en était rien, et cela probablement pour toujours.

Mais telles n'étaient pas les préoccupations d'un ouvrage qui se présente, d'emblée et sans qu'il soit besoin de le feuilleter, comme une autre – plus habile peut-être – manœuvre éditoriale. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la couverture. En haut à droite, le nom d'auteur, Jean Bernier. Au centre, légèrement décalée vers le bas, une photographie, format d'identité, encadrée d'un filet noir, avec, dans l'angle gauche, comme une dédicace, le titre *L'amour de Laure*. La photographie qui a déjà beaucoup circulée (c'est celle que l'on retrouve, encerclée dans un médaillon funèbre, sur la couverture de l'édition 10 x 18) est immédiatement identifiable comme un portrait de Colette Peignot – la compagne de Georges Bataille dont la relation est pour beaucoup la meilleure, si ce n'est la seule, garantie de sa qualité d'écrivain. Une dépendance que confirme du reste le titre : l'existence littéraire de Laure passe à travers «les grands échanges érotiques avec Bataille». Même si, c'est le nom d'un autre – Jean Bernier – qui est mis en relation (amoureuse) avec elle. Symbole de l'amour-passion (tel qu'il nourrit du moins un imaginaire issu des théories bataillienne sur l'érotisme) Colette Peignot ne l'est qu'en tant que Laure, qu'à travers Bataille qui annexe à son espace d'interprétation non seulement ses écrits mais aussi sa vie, comme c'est ici le cas.

Et tel est probablement le sens de l'emploi de l'article défini qui ébranle le fantasme qui voulait que jusqu'à présent Bataille fût *l'*amour de Laure, tout en infirmant la crédibilité – dénoncée cette fois sur le plan de la référence autobiographique – de son propre énoncé : Bernier ne peut être *l'*amour mais tout au plus *un* amour de Colette Peignot. Dans le cas bien sûr où il s'agirait, comme c'est en fait le cas, de l'amour de Colette Peignot pour Bernier et non, comme pourrait le laisser croire son privilège d'auteur, de celui de Bernier pour Colette. Ajoutée à celle de l'article défini, l'ambiguïté de la préposition *de* crée à la surface du texte une tension dont les éditeurs entendent bien qu'elle se résolve autour du nom de Laure. Sinon pourquoi auraient-ils intitulé ainsi un recueil constitué pour ainsi dire exclusivement de textes inédits (et pour la plupart insignifiants et totalement étrangers à Colette Peignot) de Jean Bernier. L'évidente manœuvre (le nom de Laure avait, en 1978, une valeur d'échange certaine) fonctionne d'autant mieux que, des deux journaux qui constituent le noyau du volume et justifient l'ensemble de la publication, celui de Colette Peignot s'impose par une extrême concision, par une rare violence expressive. Objet offert en couverture à la consommation voyeuriste de qui pensait assister à un rebondissement du scandale-Laure, l'amour pour Bernier se révèle à la lecture comme le moteur d'un texte où l'on assiste à la naissance d'une écriture qui impose, seule, la force de sa réalité et de sa présence. Le «mystère» de Colette Peignot c'est déjà son écriture.

Vers la fin de l'été 1925, au cours d'une soirée offerte par son frère Charles (grands bourgeois, les Peignot ont des amis dans le monde de la politique comme de l'art) Colette Peignot rencontre Jean Bernier. Homme de succès, ami de Drieu la Rochelle comme de Souvarine, Bernier introduit, dans un milieu fondamentalement conservateur, la note discordante de l'écrivain engagé. Auteur de *La percée*, un succès de l'après-guerre, antimilitariste, sympathisant trostkiste, il est l'un des rédacteurs les plus actifs de **Clarté**,

point de rencontre de ses intérêts politiques et littéraires. Pour Colette il s'agit d'une rencontre décisive. Bernier s'impose comme une présence depuis longtemps anxieuse de se manifester. Il est la promesse d'un monde dans lequel on pourrait vivre : «je t'ai vu à Garches et la *vie* a pris un sens. *Je voulais vivre.»* (p. 94) La jeune fille ne se soustrait pas et rompt aussitôt avec la famille, son monde : «Ce n'est pas Maman que je quitte, c'est *vous tous*» (*Lettres*, p. 267). Commence alors une relation intense. Elle sera brève, tourmentée par le déséquilibre des forces mises en jeu. Pour Colette, jusque-là emmurée vive dans un amour maternel répressif – «C'est toute forme de vie, dans quelque sens que ce soit, dans n'importe quelle manifestation qu'elle réprouve» (*Lettres*, p. 262) – le moment est arrivé où il faut «se *jeter* dans la vie et l'étreindre de toutes ses forces» (*Lettres*, p. 260). C'est un moment en expansion, animé par la hâte d'agir. Et pour sa réalisation elle n'épargnera rien de sa vie ni de sa mort. D'emblée, elle investit son corps (malade) en acceptant, à travers la dépense, d'en faire le sacrifice implicite : «Tu n'imagines pas la joie folle de chaque seconde que j'éprouve, à constater mes forces entières, depuis cet été seulement, et je voudrais briser mon corps par mille efforts» (*Lettres*, p. 269).

Bernier est privé d'une telle liberté. Il se trouve dans un moment difficile. La manœuvre qui l'éloignera des surréalistes puis de **Clarté** a déjà commencé alors que s'éteint lentement une longue relation qu'il n'a pas la force d'interrompre. Sur la défensive, il se protège en calculant et en épargnant ! «Je suis acculé, je vois venir le moment où il faut choisir sans rémission.» (p. 103) Les termes de l'alternative sont absolus : l'oscillation entre Colette et Marie-Louise, la compagne autrefois tant aimée, s'exaspère dans une déchirante opposition entre la vie et la mort. Les corps des deux femmes polarisent des forces antithétiques : «Revenir à M.-L., tout lui dire, m'enfoncer dans son affection, dans son dévouement. Me détourner de l'amour /.../ le bien-être et plus aucune ambition /.../. Ou C., une vie toute nouvelle, tout recommencer. Servir la révolution. Partir sans idée de retour. Retrouver l'élan contre tout, vers tout, l'amour.» (p. 103) C'est à cette opération aussi réductrice qu'illusoire que Colette mettra fin en réintroduisant la mort (la maladie) dans la vie et la vie (le suicide) dans la mort/. C'est de son corps qu'elle se servira pour démasquer de façon subversive un sublime dérisoire.

Et, comme dans la tragédie, les journaux commencent à l'acmé de la crise. Ils en scandent les dernières mesures : «Je /Bernier/ m'efforcerai de tenir ce journal qui sera celui de mon *De Profundis* ou mon chant de résurrection.» (p. 56) Le temps se contracte. A peine un mois pour Bernier, quelques jours pour Colette. Si le premier journal se dilate dans l'espace dialectique de l'examen de conscience, le second se concentre dans la dernière, l'unique interrogation : «suis-je bien moi-même ou tout en moi est-il *faussé* à jamais ?» (p. 89) Alors que Bernier tend à un plus grand contrôle du moi dans la délimitation d'une réponse, Colette Peignot s'en éloigne, en relançant la question vers les zones indicibles où le sujet tend, dans un geste de violence, à se fondre avec l'objet.

Le journal de Bernier commence avec l'éloignement volontaire de Colette. L'écriture naît de l'absence. Elle devra en mesurer les effets : «Peut-être sentirai-je ton

absence comme un mal intolérable et puiserai-je dans cette souffrance la force brutale, instructive, *personnelle*, qui me manque maintenant pour rompre avec mon indécision /.../» (p. 55) Ce que les surréalistes, invités à répondre à une enquête sur l'amour («Vous reconnaîtriez-vous le droit de vous priver quelque temps de la présence de l'être que vous aimez, sachant à quel point l'absence est exaltante pour l'amour, mais apercevant la médiocrité d'un tel calcul ?», **La révolution surréaliste**, V, 12, 15 déc. 1929) n'hésiteront pas à dénoncer comme une inacceptable manipulation de l'autre, a pour Bernier une valeur sacrée. Victime de la valeur infinie qu'il accorde à l'amour, il poursuit un simulacre soutenu par le préjugé qui veut que la relation amoureuse soit à la fois le symbole et la condition de l'action. Et de ce fait, en niant toute antériorité comme toute autonomie à son prédicat, il en privilégie la fonction copulative : «Il ne faut pas que je me leurre, que l'immense désir conscient que j'ai d'aimer, me dupe». (p. 56) Se profile alors ce qui devrait être la fonction de Colette : une stimulation, une injection de vitalité dans un moment de marasme affectif et existentiel. La demande croît dans sa formulation – prédatrice, incapable de masquer ses fanstasmes homicides : quand une maladie grave oblige Colette à rompre la distance, Bernier refuse le malheureux imprévu qui a ruiné les bénéfices attendus de la séparation, sans compensation d'aucune sorte en outre : «Pour qu'il en fût autrement il eût fallu que cette maladie impliquât *nettement* un risque de *mort*. Alors c'était l'épreuve rêvée». (p. 66) Evanouie la possibilité d'un changement miraculeux, c'est de nouveau l'immobilité. La quête s'exaspère, confirmée ou justifiée par la séquence narrative (il n'y en a que deux dans tout le journal) où Bernier s'identifie narcissiquement à une fugace image d'amour. La grâce, l'assurance, la vitalité d'une jeune femme entrevue rue de Sèvres s'imposent à lui comme une révélation, l'incarnation du simulacre qui anime sa quête : «Elle l'aime. Ils viennent de se posséder. Qu'ils sont heureux.» (p. 73) L'envie accroît le désir. Le récit de cette rencontre permet en fait la réalisation d'une scène imaginaire dans laquelle Colette, dans le rôle de la jeune femme (elles sont toutes les deux «jeunes et gracieuses») comblerait Bernier du bonheur projeté sur le couple. Fantasme d'un fantasme, Colette est lentement dépouillée de son identité corporelle alors que la présence physique de Marie-Louise devient de plus en plus encombrante. Les descriptions se multiplient : avec une insistance morbide, Bernier offre le spectacle du délabrement d'un corps sur lequel il s'efforce d'investir une charge érotique dont il prive celui de Colette pour qu'elle incarne mieux le rôle qui lui est dévolu.

Réduite à la projection d'un imaginaire, Colette se soustrait au rite de sacralisation vital qui l'avait poussée à tout abandonner. Elle profane l'image de la «femme adorable et sublime». L'exaltation morale comme les élans spirituels doivent passer à travers son corps : «Son désir terrible et ses confidences brûlantes, érotiques, qui donnent prodigieusement en plein dans mes désirs les plus fous, les plus obsessionnels.» (p. 79) Vivre, c'est avant tout vivre et assumer jusqu'au bout sa propre sexualité. Ce qui est le «mystère de l'amour de Colette» Bernier n'est pas en mesure de le comprendre : il refuse l'érotisme pur, regrette la sensualité. Et comme les surréalistes dont il refusait les médiations littéraires, il désincarne la femme et en fait un principe. De la vie, du mouvement, de la révolution, il sort un corps mort. Il abandonne ce qu'il avait eu l'illusion de croire être son destin. Il parle de Colette au passé. Il l'a tuée par peur d'être entraîné dans les zones dangereuses d'une mise à nu qui risquait de déboucher sur une mise à mort : «Etre soulevé dans la pureté, l'extase, s'anéantir à deux dans un *dégagement*, un dépouillement *terrifiant, mortel*, une aspiration tremblante, la vie blanche de l'esprit, /.../ montant encore, et se substituant toujours plus fou, dans une espèce d'intuition qui m'a pris à deux ou trois reprises seulement, et comme j'étais *épuisé* par le phénomène, avoir le pressentiment de la *chute* BRISANTE, du fracassement de moi-même dans la vie, ou de la mort sentie comme mon et notre impuissance à prolonger et à accentuer cette montée soudain exténuante. (L'esprit épuisé qui va se rompre comme une artère.)» (p. 85)

Histoire macabre – dans sa complaisance narcissique – d'une mise au tombeau, le journal s'achève au moment de l'abandon. Incapable de se libérer (d'en faire un objet d'écriture) de l'emprise de la mort qui pèse sur l'ensemble du texte, c'est son *De Profundis* – d'amant mais aussi d'écrivain – que Bernier aura écrit. Le futur confirmera l'absurde équation qui pour lui liait toute activité à l'amour. Privé d'amour, de *l'*amour de Laure, il n'écrira plus.

Le journal de Colette Peignot, ou du moins ce que l'on nous présente comme tel, le montage que Bernier a constitué avec ses lettres, commence au moment où la rupture apparaît inévitable. C'est cette rupture que l'écriture devra enregistrer, incorporer. Elle le fera avec des mots essentiels – les derniers. Minée par la tuberculose, rongée par l'angoisse, Colette Peignot interroge une dernière fois. Elle écarte les solutions déjà disponibles. Elle veut comprendre et, dans un dernier geste de confiance, être comprise : «je ne peux pas lui parler mais que quelqu'un soit là et m'entende – que l'on sache.» (p. 89) Et pour la première fois se met en branle le mécanisme osmotique qui permet de convertir la faiblesse physique en force expressive. Prise de parole muette comme ces «griffonnages /.../ qui me soulagent le soir de la comédie-blague de la journée» (*Lettres*, p. 257), ce journal échappe cependant au miroir aliénant de l'écriture privée, enfermée dans un circuit autarcique. Orienté vers l'extérieur, il se rapproche davantage d'*Histoire d'une petite fille* : anticipation du procès de définition autobiographique, il ne peut encore se passer d'un interlocuteur, fût-il imaginaire. La structure dialogique garantit la distance, la mise en question. Elle mime l'espace privilégié que représentera toujours la lettre dans les moments où la difficulté d'être exigera une mise au point, une définition de la propre identité : «Sous forme de lettre à B. si cela me paraît plus facile.» (*Écrits*, p. 203)

Ici, la présence de l'interlocuteur, interpelé directement, instaure immédiatement la communication. La «corrélation de subjectivité» (Benveniste) qui, en dehors du Je, postule l'existence d'une autre personne, renforce du même coup la première personne. Eléments d'une auto-identification, les instances de discours gravitent autour d'un sujet dont la réalité comme la spécificité ne sauraient – dans sa capacité à poser l'autre comme non-moi – être contestée. Et c'est une histoire qui commence. Objet d'un récit, elle a déjà une définition et un sens : «comprenez-vous, j'ai été un éclair dans sa vie, à un moment très

sombre de sa vie, un éclair.» (p. 89) Bernier en est le protagoniste mais non le destinataire dans cette séquence initiale où la troisième personne en signifie implicitement l'absence. Colette Peignot s'efforce d'effacer, de rompre la relation subjective dans laquelle elle s'est aliénée : «la vie brûlante qui enfin sort de moi car l'incommunicable de moi-même se trouve partagé.» (*Lettres*, p. 257) Elle s'en remet à un tiers comme à une médiation entre les parties. L'écriture mime un procès imaginaire. Elle expose les faits : «Ecoutez, écoutez, je vous en supplie, est-ce que je dis la vérité /.../.» (p. 89) L'accent est mis sur la violence et l'absolu qui les ont caractérisés d'emblée. Les termes fortement tonalisés («force», «vie», «lutte», «éclair», «immensité», «sombre», «faiblesse», «impuissance») s'opposent en deux paradigmes interchangeables. Dans le binôme Colette / Bernier, les valeurs positives et négatives se déplacent d'un pôle à l'autre. Consciente de sa faiblesse, Colette croit dans la force de Bernier qui en fait à son tour le moteur de sa vie et de sa lutte. Un équivoque jeu de miroirs renvoie des images renversées. Entre la réalité et son reflet, un décalage – l'espace de l'incompréhension dont Colette Peignot fera celui de l'écriture. Suit alors un résumé des événements, aussi sec qu'ils furent brefs. Il marque les étapes essentielles : la rencontre, l'immédiate séduction, la vie commune, les premiers obstacles, la maladie de Colette, les trahisons de Bernier, la fin «d'un rêve que nul ne peut connaître.» (p. 80) L'espace vital s'est restreint aux limites d'une chambre encerclée : l'extinction des forces physiques, une bouteille de poison, un revolver sont les signes de la «puissance fatale» que Bernier avait entrevue en Colette et qui maintenant la guette, l'épie sans trêve : «Je la sens qui pèse sur moi – qui me cerne.» (p. 91) Le temps s'est réduit à l'unité minimale de l'instant. Le passé s'est resserré en une image horizontale, sans profondeur ni relief. Sur le futur pèse une menace de mort. Précaire, le présent est privé de développement. Il reste le seul espace de l'écriture.

La syntaxe du récit s'est cassée. Les articulations se succèdent de plus en plus brèves, explosées. L'énonciation reste suspendue : elle n'engendre pas de réponse. Elle procède par à-coups, par illuminations, s'efforçant de reproduire l'itération de l'instant dans une juxtaposition de séquences qui brisent ultérieurement l'ordre du temps dans leur impossibilité à reconstruire un sens, à colmater un vide d'où ne sortira en fait aucune histoire.

«Si un jour tu me trouves froide à tes pieds, c'est que ce que je ne dis pas et ne dirai plus jamais m'aura arraché le cœur envers et contre tout.» (p. 97) C'est de nouveau la pudeur, l'horreur du «déshabillage moral». Dramatisation du silence, l'écriture est l'ultime délai. Elle adhère totalement à l'expérience. Elle la transcrit et la relance dans un rapprochement continu de la mort. L'espace potentiel de la créativité est ici espace mortel. Ecrire ce n'est pas tant amadouer la mort que mettre noir sur blanc son inéluctabilité que rien ni personne ne viendra, de l'extérieur, démentir : «Je suis phtisique pour toute une vie... Je ne guérirai jamais.» (p. 95) Et de même qu'il est de plus en plus difficile de limiter les dommages de la maladie, de supporter la souffrance, la menace de la folie, le moment est arrivé où même les mots n'arrivent plus à mordre sur une réalité qui s'effondre de toutes parts. Les derniers fragments s'efforcent de boucher les trous : ils disent la mort – «le fragment *est* la mort, car il s'abîme aussitôt dans sa propre perte» (Bernard Noël). Et lorsqu'il n'y a plus rien à dire, lorsque la cruelle anatomie à laquelle elle a soumis son corps comme son esprit, débouche sur le vide, Colette Peignot se tue – «En tout cas certitude que tout sera BIEN.» (p. 100)

Notes bibliographiques

J. Bernier, 1978. – *L'amour de Laure*. Textes réunis et préfacés par Dominique Rabourdin, Postface de Jérôme Peignot, Paris, Éd. Flammarion. Les citations (suivies dans le texte du seul numéro de page) sont extraites exclusivement des journaux, *L'amour de Laure* de Bernier et *Journal parallèle* de Colette Peignot (les textes originaux ne comportent aucune indication de titre).

Laure, *Écrits*, Paris, Éd. U.G.E., coll. 10/18, 1978. Les citations suivies de la mention *Lettres* et du numéro de la page sont extraites des lettres que Colette Peignot écrivit à sa belle-sœur Suzanne dans la période où elle rencontra Bernier. Les autres citations sont suivies de la mention *Écrits*. En 1977, sortait une édition augmentée de la précédente édition Pauvert (1971). Signé avec Jérôme Peignot par J.P. Faye et le collectif Change ; cette édition fut republiée l'année suivante avec cette fois-ci les noms des personnages réels.

B. Noël, 1971. – *Le lieu des signes*, Paris, Éd. Pauvert.

Discussion

Après la communication de Catherine Maubon

J. Viard : Y a-t-il des relations entre Colette Peignot et Simone Weil ?

A. Roche : Le repérage de ces relations a été fait du côté Peignot (cf. *L'amour de Laure, op. cit.*), mais cela semble, du côté weilien, être un impensé radical. Corinne Devaux-Mandelli a récemment écrit un mémoire de maîtrise à ce sujet.

J.M. Besnier, tout en soulignant la difficulté qu'il y a à comprendre le fait que Colette Peignot ait pu être la maîtresse de Georges Bataille, donne une explication de cette liaison à partir de l'idée de Catherine Maubon selon laquelle l'engagement politique de Colette est «le fruit d'une exigence existentielle qui la pousse à être toujours ailleurs». Cet «être toujours ailleurs» signifie en fait «être hors de soi», se projeter dans l'autre, ce qui est la manière, pour Bataille, de penser le politique, la difficulté consistant à comprendre comment il est possible de concilier cette conception du politique avec le refus de tout ce

qui est institué. D'autre part, l'institué est toujours pensé comme la mort, ce qui est la raison pour laquelle Colette Peignot et Georges Bataille considèrent l'institution comme ce qui s'alimente de l'expérience de quelque chose d'autre qu'ils appellent «le sacré». C'est en cela que réside le dépaysement que provoque ce type de pensée, qui fait quelquefois considérer qu'il y a abus de langage à parler de «l'expérience politique de Georges Bataille» ou d'un «Bataille politique».

D. Desanti dit que quelque chose l'étonne, qui est la tentative des différentes questions posées qui visent à réduire Bernier, Bataille et, à présent, Colette Peignot à l'unidimensionnel. Or, selon elle, ce ne sont pas des êtres unidimensionnels ; le fait d'être fasciné par quelque chose – que ce soit un espoir ou une menace noire – ne signifie nullement que dans sa pratique ultérieure on aille vers cela, ce qui interdit à Dominique Desanti de penser à un Bernier nazi ou à un Bataille fasciste. Pour Colette Peignot, l'expérience n'était donc pas quelque chose dont elle avait besoin pour se prouver à elle-même la possibilité de dépassement ; elle vivait, comme Bernier, dans un univers multiple pour lequel aucune explication rationnelle – que ce soit celle de Marx ou d'autres – ne pouvait suffire. Cela explique que plusieurs fois le terme de «sacré» ait été employé au cours de ce Colloque, de même qu'il a été fait référence à l'expérience freudienne qui, elle, n'a rien à voir avec le sacré et qui est une plongée dans les profondeurs de l'irrationnel. Quand on parle de ces êtres, il y a donc toujours un danger de réduction à l'unidimensionnel.

C. Guedj dit que, par rapport à la discussion précédente autour d'une possible fascination de l'hitlérisme chez Bataille, elle ressent une gêne et pose le problème de la réception de l'œuvre : celle-ci était reçue par des gens qui pouvaient passer de la fascination théorique à une fascination dans la pratique. C'est là, selon elle, où réside le danger : on peut, en théorie, disculper Bataille mais on ne saurait faire abstraction du problème de la réception de l'œuvre.

D. Desanti lui répond qu'elle ne croit pas qu'un écrivain soit responsable de la manière dont on reçoit son œuvre, tandis que Jean-Michel Besnier lie le problème de la réception de l'œuvre à celui de la lecture : il faut qu'une œuvre soit bien lue.

C. Tarting voudrait trancher sur ce débat. Pour lui, il semble dangereux de parler d'un fascisme de Bataille. Il suffit de lire le texte et cette lecture n'est pas historique, ce qui signifie que le texte – qu'il soit lu en 1983 ou en 1938 – ne laisse subsister aucune ambiguïté possible. Le vrai problème est donc ici celui du lecteur qui doit vérifier ses sources. Donc, lisons les textes de Bataille car ce n'est qu'après que l'on pourra dire – mais en argumentant et à condition de le prouver – que Bataille était un sympathisant fasciste.

F. Marmande dit que les textes de Bataille jusqu'à la guerre sont sans ambiguïté. Bataille fait plutôt un sort positif à des catégories qui ont quelquefois été utilisées de façon plus funeste. D'autre part, il ne faut pas oublier que, jusqu'en 1943, le problème de savoir si la lecture des œuvres de Bataille n'a pas eu des conséquences fâcheuses ne se pose pas, puisqu'il n'est pas lu, si ce n'est par les quelques lecteurs de **La Critique sociale**. Enfin, au moment de la parution du *Coupable* et de *L'Expérience intérieure*, il a été lu et attaqué, par Breton d'un côté et Sartre de l'autre, moins pour ses conceptions politiques que sur un mysticisme supposé.

D. Bonnaud-Lamotte demande s'il n'existerait pas un texte de Colette Peignot d'où il ressortirait qu'elle ne veut pas penser comme l'homme qu'elle aime et dont elle se séparerait afin de ne pas peser sur son existence, ce qui constituerait une attitude de rupture par rapport à une époque où – notamment dans le mouvement communiste et trotskiste – l'on parle de «la chère compagne».

C. Maubon rappelle que Bataille dit qu'il n'avait aucune discussion littéraire avec Colette Peignot qui répétait «je ne suis jamais là où l'on croit me trouver, je suis toujours ailleurs», ce qui était une façon authentique d'être. Il faudrait, d'autre part, la détacher de l'orbite dans laquelle on la place habituellement : ses mots ont été publiés, autant les lire du mieux qu'on peut en les rendant à la voix qui les a émis, et en la séparant de ses compagnons de route, ce qui est peut-être la meilleure façon d'accéder à elle ; en se gardant toutefois de faire comme Jérôme Peignot qui dit que s'il n'y avait pas eu Laure, il n'y aurait pas eu Bataille. Il y a Bataille d'un côté et Colette de l'autre. Quant à l'épisode Bernier, il est clair à la lecture des journaux parallèles de l'un et de l'autre que celui de Colette a plus de consistance littéraire que celui de Bernier.

A. Roche, après avoir dit qu'elle était entièrement d'accord avec l'idée selon laquelle tout travail sur Colette Peignot doit se démarquer d'un quelconque travail biographique, précise qu'il lui semble que dans les *Écrits* de Laure la question de la transgression, centrale chez Bataille, est à la fois pensée et écartée. En effet, il y a des textes où elle dit clairement qu'elle n'a pas besoin de la transgression. Chez Bataille, il existe une pensée et un besoin du péché : il faut qu'il y ait une loi pour qu'elle soit violée, il faut qu'il y ait une norme pour qu'il y ait un écart, choses dont Colette ne parle pas.

C. Maubon abonde dans le sens d'Anne Roche, rappelant que, dans des brouillons non publiés, Colette dit que Georges Bataille représente la partie la plus chrétienne de sa vie puisqu'il veut la mettre dans des situations dans lesquelles elle ne veut pas se mettre, refusant par là la dialectique de la transgression.

J.M. Besnier pose la question de savoir si on ne peut pas dire que Colette a pensé sa relation avec Bataille sur le mode de la transgression, celui-ci étant alors le Mal absolu.

C. Maubon n'est pas d'accord avec cette interprétation possible, dans la mesure où Bataille représente la vie.

J.L. Steinmetz dit que ce que Catherine Maubon a dit sur le langage tend à prouver que Colette pense quand même la transgression.

C. Maubon répond qu'elle est d'accord en ce qui concerne le langage, mais pas à l'intérieur d'une problématique du péché. Elle rappelle aussi que le «tu» de *Histoire de Donald* est sans aucun doute Georges Bataille.

J.L. Steinmetz répond qu'à partir du moment où il y a «toi» il va y avoir transgression.

C. Maubon répond qu'elle est d'accord, mais qu'il n'y a pas une exaltation de la loi : Colette en a assez de toute exaltation du vice et de la vertu dont elle pense qu'il faut se démarquer, adoptant ainsi une position amorale.

J.L. Steinmetz lui répond que ce qu'elle a voulu dire, c'est que le langage faisait loi : il y a ceux qui parlent bien et ceux qui parlent mal, mais cela relève de la grammaire.

C. Maubon répond enfin qu'elle est d'accord sur ce plan là mais pas sur celui d'une problématique du péché.

ACÉPHALE OU LA MISE A MORT DU CHEF/DU PÈRE

Carlo Pasi

Un phantasme répond en maître et non en esclave, il existe comme un fils libre après une longue souffrance sous la férule, jouissant diaboliquement et sans remords du meurtre de son père ; il existe librement *et ne reflète rien d'autre que la nature humaine déchaînée.*

Georges Bataille

Depuis toujours, dans les rêves, circulent les moi sans tête du rêveur, ses masques difformes et changeants, les personnages simultanés et coexistants issus des couches les plus sombres de son inconscient. On entrevoit l'origine d'une absence, le trou qui creuse l'identité et dilate l'espace nocturne de l'indétermination, génère la pluralité, la prolifération du même et de l'autre. *Acéphale* est ainsi et en même temps *polycéphale.*[1] C'est l'abolition et l'effacement du sujet qui s'opèrent et qui préludent par glissements furtifs à des substitutions, à des régénérations imprévisibles. Le moi sans tête diffracte dans le vide qui l'absorbe et le nourrit le réseau de ses identifications possibles, les parcours désaxés du désir et il projette au dehors la pointe dangereuse du désordre et de la subversion.

Dès le début, l'image d'*Acéphale*[2] s'inscrivit sous le signe du défi, de l'insoumission à l'ordre du jour, à l'emprise du ciel et du regard d'en haut. Sa station droite, écartelée, suggérant l'action de deux forces opposées, gravite et pèse sur la terre, accentuant une verticalité descendante : «Ce qui est mal, disait Bataille, est nécessairement représenté dans l'ordre des mouvements, par un mouvement du haut vers le bas».[3] L'axe horizontal des bras étendus barre la partie supérieure de l'espace et propulse vers le bas un corps dont le foyer est constitué par un *crâne-sexe* qui aspire le regard par ses orbites vides. Ce centre magnétique est l'image de la mort. Mais une mort greffée sur le désir et qui masque